La dynastie Hentsch

Autor(en): **Boyon, Jérôme**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **- (1997)**

Heft 100

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847818

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

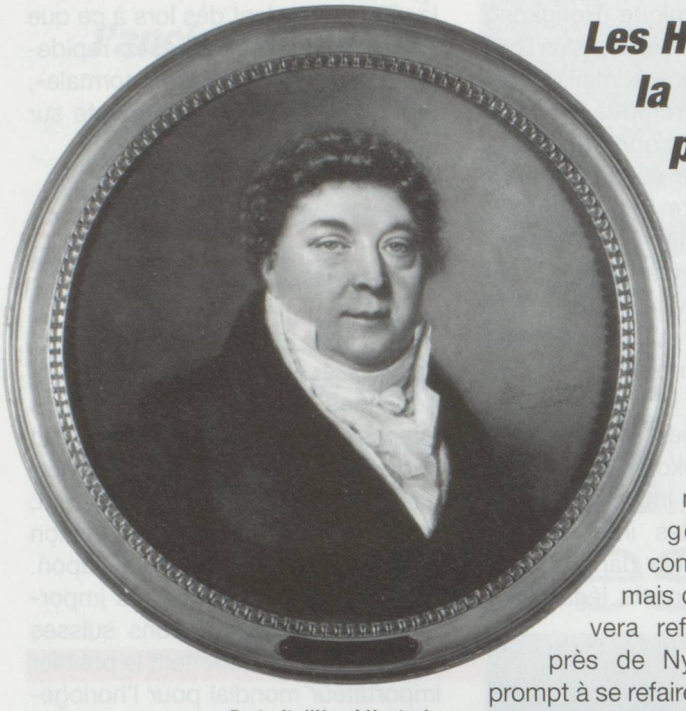
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La dynastie Hentsch

Les Hentsch ont tenu le haut du pavé de la finance à Genève et Paris pendant près d'un siècle, avant de succomber aux démons du marché lors du fameux krach des cuivres. Portrait de ses deux plus fins argentiers, Henri et Édouard, au temps d'une Europe conquérante.



Portrait d'Henri Hentsch

À l'époque, Genève était une petite ville de vingt-sept mille habitants, fortifiée à la Vauban, entourée d'une triple ceinture de remparts avec fossés, courtines, redoutes, embrasures de canon et souterrains. Trois portes précédées de pont-levis, celles de Cornavin, de Neuve et de Rive, donnaient accès à l'intérieur de la ville, traversée elle-même par le Rhône. L'orfèvrerie et l'horlogerie faisaient vivre les deux tiers de la population. Nous sommes en 1781. Henri Hentsch vient d'avoir vingt-six ans. Il est jeune marié et depuis peu père de famille. Dévoré par le désir d'entreprendre, il court s'établir à Lyon pour prendre la direction d'une filiale de Picot, Fazy et Cie, menant de front le commerce du textile et la banque. Les affaires marchent, mais la Révolution l'oblige à liquider l'affaire et à s'en retourner précipitamment à Genève. Il ouvre aussitôt un bureau d'affaires à la Cité, avant de se heurter une nouvelle fois à l'insurrection. Cette fois, il risque une condamnation de trois mois de prison «pour actes de haine contre le peuple». Grâce à l'intercession d'amis hauts placés et au sacrifice de ses dernières cent livres genevoises, il ne connaîtra pas les fers, mais doit s'exiler. Il trouvera refuge à Clémenty, près de Nyon, où, toujours prompt à se refaire, il établit un commerce de soieries en gros, prenant son mal en patience avec «de quoi s'amuser» en attendant que les esprits se calment à Genève.

En 1796, dès l'annulation des jugements révolutionnaires, Henri retourne dans sa ville natale pour y fonder enfin la maison dont il rêvait : Henri Hentsch & Cie. il y sera question de soieries, de commissions, et de banque. En France, Bonaparte se prépare déjà à lancer ses troupes à la conquête de l'Europe. La maison Hentsch ne pâtira pas outre mesure des guerres napoléoniennes et de l'occupation française. Bien au contraire : habile négociateur, Henri fait un temps affaire avec l'Empereur et prospère dans les échanges financiers avec l'étranger. Lorsque les affaires lui en laissaient le loisir, la famille Hentsch recevait dans sa charmante résidence de Sécheron, acquise en 1805, sur le lac Léman (aujourd'hui le parc de Montrepos). Les nobles étrangers qui venaient à la table d'Henri devenaient souvent des clients fidèles. C'est ainsi qu'on vit à ses bals et réceptions brillantes des têtes couronnées - la reine Caroline d'Angleterre, l'impératrice Joséphine, la reine Hortense de Hollande - et quelques grands esprits de l'époque. Madame Récamier et Châteaubriand, Sainte-Beuve, George Sand vinrent à Sécheron. On raconte que lord Byron y rencontra Shelley.

De Genève à Paris

Quelques mois après la défaite de Bonaparte, Henri Hentsch perd son épouse, Louise Cardoini, atteinte d'un cancer du sein. Elle venait de mettre au monde son quatrième enfant. Cette épreuve douloureuse sera, une fois dépassée, un nouvel aiguillon. Henri confie en 1812 ses affaires genevoises à ses fils Isaac et Charles et ouvre sa maison à Paris. Avec la Restauration, les initiatives privées entravées sous l'Empire retrouvent leur essor. Installé au 26 de la rue du Sentier, Henri Hentsch fraye avec les grands noms de la finance parisienne: Périer, Laffitte, Goupy, Davillier, Hottinguer, Delessert. Il met sur les rails la Compagnie Royale d'Assurances Maritimes, qui deviendra successivement la Royale Incendie en 1820, puis la Nationale en 1848. Il sera aussi à l'origine en 1818 de la Caisse d'Épargne et de Prévoyance de Paris.

Cependant aucun de ses fils ne voulant prendre la succession de ses affaires parisiennes, Henri Hentsch doit liquider à contrecœur sa maison parisienne, donner sa démission de la Compagnie Royale et de la Caisse d'Épargne et de Prévoyance et rentrer au pays. Cela n'aura qu'un temps. À la suite d'un désaccord profond avec ses fils, il reprend, infatigable, le chemin de Paris pour monter une nouvelle

affaire, cette fois baptisée Hentsch, Lecointe, Desarts et Cie.
En ce temps-là, Genève connaissait la fièvre des ponts - ponts des Tranchées, des Bergues, de la Coulouvrenière. La France, quant à elle, ne pensait qu'à construire des canaux. Le financement du canal de dérivation pour la Loire de Roanne à Digoin sera l'occasion d'une nouvel affrontement entre l'aîné des Hentsch et ses deux fils, Charles et Jean-Paul Albert. Les deux fils prodigues avaient engagé les fonds de Henri Hentsch et Cie à Genève sans en aviser leur père, qui les eût naturellement mis en garde. L'affaire ne ruinera pas la famille, mais les activités de la maison Hentsch s'en trouveront diminuées pendant trente ans. En 1831, quatre ans avant de mourir, Henri peut, notamment grâce à ses affaires parisiennes, se féliciter d'un bénéfice de quatre-vingt à cent mille francs. À sa mort, ses trois fils héritent de ses entreprises à Paris et à Genève. Sujet aux idées noires, Jean-Paul Albert, le benjamin, pense un temps à se retirer du jeu après les déboires du canal de Roanne et la faillite de la maison Hammersley à Londres en 1840. Ce sera du moins la fin des fastes Sécheron. Une page mondaine de l'histoire des Hentsch est irrémédiablement tournée. Le prestige de la famille en souffre certainement, mais les menaces de dissolution sont écartées. Charles devient le seul gérant de Hentsch & Cie avec son fils Henry, alors que l'histoire de l'Europe connaît une nouvelle accélération. Le financement des grands projets internationaux, l'industrie, la sidérurgie, l'aménagement des villes, le transport par fer et par mer, Suez et Panama, réclament des financements toujours plus importants. Les banquiers privés, même associés, ne peuvent plus assumer seuls de tels engagements. D'autant qu'après le premier choc suisse de 1841, la révolution française de 1848 avait achevé de semer une véritable panique dans les milieux financiers. Les Hentsch, confiants dans l'avenir, laissent passer l'orage. Six ans plus tard, en 1854, la reprise annoncée est bien installée et la deuxième génération peut se retirer des affaires sans crainte pour ses successeurs. Henry ayant préféré s'expatrier aux États-Unis, la maison Hentsch est reprise par l'époux de Victoire, fille aînée de Jean-Paul Albert. Ainsi s'achève, provisoirement, le temps des fondateurs.

La menace prussienne

Car Édouard Hentsch, le frère cadet de Victoire montre rapidement des dispositions : âgé d'à peine vingt-trois ans, il fonde à Londres la Coulon, Hentsch & Co puis s'associe avec son cousin en créant la Hentsch, Lutscher & Cie. En ce milieu du XIXème, des grandes banques de dépôts apparaissent partout en Europe pour drainer l'épargne des citoyens : c'est la naissance en cascade, de 1848 à 1864, du Comptoir d'Escompte de Paris, du Crédit foncier, du Crédit Industriel et Commercial, du Crédit Lyonnais et de la Société Générale. Édouard Hentsch est directement associé à la fondation du Crédit Lyonnais et figure parmi les plus gros actionnaires de la Société Générale. La banque connaît alors ses plus belles années, à l'heure des grands chantiers. Le canal de Suez vient d'être inauguré. 18 000 km de chemins de fer ont été construits en vingt ans. Mais la menace prussienne plane sur l'Europe : Bismarck, vainqueur au Danemark en 1864 et en Autriche en 1866, cherche l'affrontement final.
Le 15 août 1870, la guerre franco-prussienne est déclarée. Édouard quitte Genève le jour même pour Paris, laissant sa femme et ses six enfants. Il écrira tous les jours à sa femme pendant les cent-trente-deux jours que durera le siège de Paris. Il y a peu d'affaires dans la capitale assiégée. Certains jours, il n'a pas une seule écriture à la caisse. Édouard Hentsch tient scrupuleusement son poste de garde civique, distribuant de l'alimentation aux Parisiens affamés. La viande, de plus en plus exotique - après le cheval, on consomme de l'éléphant, de l'ours ou du chameau - se vend à prix d'or alors que Paris, pilonné par l'artillerie prussienne, vit ses derniers jours. Après la capitulation, le 28 janvier 1871, Édouard quitte la France avant de connaître les désastres de la Commune. Il part pour Londres, Bruxelles, Genève, passe des accords avec des grandes banques, ouvre une succursale de Hentsch, Lutscher & Cie à Genève.

Henri Hentsch et sa famille

Le modèle du «financier-travailleur»

Le temps des réparations offrira un nouveau tremplin à Édouard Hentsch. La Banque de Crédit et de Dépôts des Pays Bas, dont il avait été l'un des fondateurs en 1863, s'associe avec la Banque de Paris, après avoir réuni les cinq milliards ▶

de francs de dommages de guerre réclamés par l'Allemagne. Le genevois Charles Sautter prend la direction du nouvel établissement, baptisé Banque de Paris et des Pays-Bas, au 3, rue d'Antin. De 1872 à 1889, cette nouvelle banque sera de tous les bons coups, multipliant les avances aux gouvernements, les emprunts aux villes et finançent les grandes entreprises et les grands travaux français, dont le percement du boulevard Haussmann, l'éclairage électrique du Palais Royal, le métropolitain et l'Exposition Universelle de 1889. L'ascension d'Édouard Hentsch semble alors irrésistible. Il sera nommé successivement administrateur puis président en 1872 du Crédit Foncier Colonial, implanté rapidement en Martinique, en Guadeloupe et à La Réunion. La même année, il prend la tête du Comptoir d'Escompte de Paris, puis de la Banque de l'Indochine (future Indo-Suez), créée en 1875 à la suite des campagnes extrême-orientales de Napoléon III. Il participe également à la fondation de la Société Suisse pour l'Industrie des Chemins de Fer, réunissant notamment les fonds pour le percement du Gothard et du Simplon. La Finance & L'Industrie Illustrées présente Édouard Hentsch en 1878 comme «le modèle du financier-travailleur». Édouard n'en pensait pas moins à sa suite. Il avait fait entrer ses deux fils, Albert et Édouard-Émile chez Hentsch, Lutscher & Cie, laissant le soin à son frère Auguste de les former. En 1884, la maison prend la raison sociale de Hentsch Frères & Cie. Albert, 22 ans, aussi gourmand d'aventure que d'apprentissage, part faire son tour du monde en 80 Jours avec le directeur international du Comptoir d'Escompte de Paris. Ils verront successivement Le Caire, Suez, Aden, Calcutta, l'Himalaya, Hong-Kong, Pékin, Tokyo, San Francisco, Chicago, New York, Liverpool, et enfin Paris. À peine revenu de son périple, Albert se marie et reprend ses activités chez Hentsh Frères & Cie. Fidèle à l'esprit d'entreprise de ses aînés, il sera l'un des fondateurs, en 1881, de la Société Industrielle et Commerciale des Métaux puis

Jean-Paul-Albert Hentsch

nommé en 1888 administrateur du Comptoir d'Escompte. Qui aurait pu croire que la florissante Commerciale des Métaux allait mettre fin, près d'un siècle après la fondation, à l'aventure des banquiers Hentsch. Un projet aussi fou que prétendument lucratif était né dans l'esprit de Secrétan, l'un des fondateurs et administrateur de la Commerciale. L'objectif était de prendre le contrôle du marché mondial du cuivre pour pouvoir contrôler et donc stabiliser les cours. La Société de métaux se lança dans une politique d'achat massif de cuivre sur le marché de Londres et commença à signer des contrats de fourniture avec les principales mines de production. Le Comptoir d'Escompte, suivi par d'autres établissements comme la Société Générale se porte alors garant de l'exécution des contrats, devant la multiplication d'engagements de plus en plus lourds. Aux premières difficultés de financements succèdent les montages financiers les plus périlleux. La presse se saisit de l'affaire, dénonçant la manœuvre et le gonflement artificiel des cours. On en débat à l'époque jusque dans l'Hémicycle.

Le suicide de Denfert-Rochereau

Des pertes surprises dues à l'échec d'opérations spéculatives sur les étains commencent à peser sur le Comptoir d'Escompte. La hausse sans raison du cuivre devient vite insoutenable alors que les stocks s'amoncellent. La presse anticipe la débâcle et conseille à ses lecteurs de vendre leurs titres. Il faut se résoudre à liquider, alors que les cours du cuivre amorcent leur descente. Fin janvier, la Société des Métaux se déclare en cessation de paiement. À la suite d'une entrevue avec Édouard Hentsch, Isaac-Pierre Denfert-Rochereau, directeur-général du Comptoir d'Escompte, se suicide d'une balle dans la tête. Il venait de recevoir de Berlin une traite insolvable de vingt millions. Le suicide de Denfert-Rochereau fera l'effet d'une bombe, menant tout droit au krach. La Banque de France débloque 140 millions avec l'aide des grandes affaires parisiennes. Le Comptoir sera finalement liquidé et repris par l'État sous le nom de Comptoir National d'Escompte. Édouard Hentsch perd tout et démissionne de ses multiples fonctions, alors qu'une saison infernale de procès s'annonce. Il sera poursuivi pendant trois ans par la meute des créanciers insatiables. Incapable de les satisfaire, Édouard se voit même un temps menacé de la prison pour dettes. Dernière victime du krach des cuivres, il mourra dans des conditions qui restent encore à ce jour mystérieuses le 10 octobre 1892. Les procès, quant à eux, s'achèveront en janvier 1895, concluant à la bonne foi des administrateurs du Comptoir d'Escompte de Paris. Avec la mort d'Édouard-Émile en 1903, quatrième enfant d'Édouard, s'éteint la lignée des banquiers Hentsch à Paris. À Genève, elle subsiste encore. À la septième génération, la dernier des Hentsch, Bénédict, est associé de Darier, Hentsch & Cie, troisième banque privée de Genève dans la gestion de fortune.

Jérôme Boyon, d'après l'ouvrage de Robert Hentsch

Robert Hentsch a publié ses mémoires familiales sous deux titres : Hentsch, banquiers à Genève et à Paris au XIXeme siècle et De mère en fille, histoire des familles Hoskier, Girod, Hentsch. Ces deux livres, publiés en auto édition sont disponibles chez l'auteur : 14, rue des Poissonniers, 92200 Neuilly-sur-Seine, France au prix de 220 FF le premier et 200 FF le second, port en plus, 20 FF pour la France et 33 FF pour la Suisse. Tél. et Fax : 01.47.45.19.73.